Frédérique VINTEUIL

CAPITALISME ET "PATRIARCAT" : QUESTIONS DE MÉTHODE

La radicalisation féministe a fait émerger la conscience d'une oppression, spontanément ressentie comme irréductible à toute autre, l'oppression des femmes. La nécessité d'un mouvement de femmes, autonome, se fonde sur cette donnée. Aussi, tous les courants féministes se sont-ils efforcés de découper dans le champ social « l'autonomie » du groupe social constitué par les femmes. Cette démarche principielle, définir l'objet dont on parle, saisir les rapports qu'il entretient avec l'ensemble des instances sociales n'est pas une pure préoccupation de justesse théorique. Des mouvements de femmes se construisent aujourd'hui, et les implications stratégiques découlent immédiatement des prises de position théoriques. Les réponses données aujourd'hui sur la nature de l'oppression des femmes, et les rapports de cette oppression au système capitaliste définissent implicitement la nature d'un mouvement de femmes et ses alliances.

Quelle relation capitalisme/patriarcat, c'est aussi quelle relation lutte de classes/lutte de femmes, mouvement ouvrier/mouvement de femmes.

Le courant qui s'intitule lui-même féministe radical (radical de *radix* : prendre l'oppression à sa racine) a précédé les marxistes révolutionnaires dans cette recherche. Aussi est-ce de l'examen critique de ses thèses les plus significatives que je partirai avant de tenter d'expliciter les fondements de notre démarche.

Je m'attacherai, dans cet article, à récuser le concept de *classe* appliqué aux femmes, ensuite celui de *caste*. La coupure entre les courants qui parlent de classe et ceux qui parlent de caste pourra sembler arbtiraire, car certains auteurs utilisent parfois indifféremment les deux termes et nombre d'arguments sont communs. Le discriminant utilisé ici est moins le vocable (classe ou caste) que ce qu'il recouvre le plus généralement. Pour un premier courant de pensée, il existe un mode de production autonome, parallèle au capitalisme, qui engendre une division en *classes* sexuelles fondée sur l'exploitation d'un sexe par l'autre. Je crois qu'il est légitime de distinguer nette-

ment ce courant de celles qui parlent de *caste* comme d'une catégorie à *l'intérieur* du capitalisme, quels que soient le rôle et le statut assignés à cette catégorie et à ce qui la fonde (la famille) dans le système.

LES FEMMES : UNE CLASSE SEXUELLE ET DES RAPPORTS DE REPRODUCTION-PRODUCTION NON CAPITALISTES

Deux ouvrages, qui se fondent d'ailleurs sur des prémisses différentes me paraissent très représentatifs de cette thèse par la cohérence interne du propos et l'influence exercée dans le mouvement de femmes. Il s'agit de *La Dialectique du Sexe* de Shulamith Firestone connu comme le livre le plus « radical » du mouvement américain, et de l'article paru dans la revue *Partisans* 54-55 signé Christiane Durant et intitulé « L'ennemi Principal.

a) Firestone ou la biologie fondant le social

La démarche de l'auteur tient à deux postulats de base :

- l'inégalité *naturelle* entre les sexes, aux origines de l'humanité. Les femmes asservies aux maternités et aux menstruations ne pouvaient disputer le pouvoir aux mâles physiologiquement plus disponibles.
- le caractère premier (chronologiquement) de cette oppression en fait le moteur du processus historique.

Firestone revendique les racines biologiques, naturalistes de sa théorie ; « Essayons d'élaborer une analyse où la biologie elle-même — la procréation — soit à l'origine du dualisme... Contrairement aux classes économiques, les classes sexuelles résultent directement d'une réalité biologique : l'homme et la femme furent créés différents et reçurent des *privilèges* inégaux » (1). Cette inégalité immédiate s'exerce dans la sphère qui la fonde, *la reproduction,* et elle illustre la première division du travail. Le niveau de la *production* (processus de travail) est postérieur ; il est lui-même le produit de contradictions nées au niveau de la reproduction qui l'englobe. Raisonnons en « marxistes », dit Firestone : si l'oppression des femmes est antérieure à l'exploitation de classe, c'est que la première a produit la seconde. De plus, si cette oppression se maintient au travers de modes de production différents, c'est qu'elle est le produit d'un système autonome, indifférent aux mutations de classe : « La reproduction de l'espèce humaine est elle-même un système économique important distinct des moyens de production » (2). Si la reproduction est donnée comme indépendante des moyens de production, l'inverse n'est pas vrai ; Firestone propose de substituer les transformations des *rapports de reproduction* à celles des *rapports de production* et à la *lutte des classes* comme moteur de l'histoire. Et elle paraphrase Engels : « Ces classes sociales en lutte l'une contre l'autre sont toujours *des produits*

(1) S. Firestone. *Dialectique du sexe,* p. 19. Editions Stock.
(2) *Ibid.,* p. 15.

des modes d'organisation de l'unité familiale biologique pour la reproduction de l'espèce ainsi que des modes strictement économiques de production et d'échanges de marchandises et de services. *L'organisation sexuelle et renière analyse d'expliquer* toutes les superstructures des institutions économiques, juridiques et politiques aussi bien que les idées religieuses, philosophiques et autres de chaque période historique ». (3).

A la question de savoir comment l'inégalité biologique entre homme et femme a pu produire les mécanismes économiques du capitalisme avancé, Firestone répond en termes psychologistes par la volonté de puissance inhérente au sexe dominateur : « Le besoin de puissance qui est à l'*origine* du développement des classes provient de la constitution *psychosexuelle* de chaque individu » (4). Autrement dit, l'oppression des femmes fonctionne comme paradigme dont la puissance est telle qu'il a engendré (par osmose ?) tous les autres modes d'oppression.

Les conclusions stratégiques de ces analyses se tirent d'elles-mêmes : primat de la lutte des sexes, révolution qui signifie prise de pouvoir des femmes sur la reproduction — englobant, bien sûr, la subversion des rapports de production — et dictature des femmes (5) comme on parle de dictature du prolétariat. C'est aussi, pour éviter aux femmes l'esclavage biologique, la libération des maternités et le regard d'envie sur les bébés-éprouvettes.

C'est l'ensemble de ces thèses qui me semble faux, et d'abord la méthode :

• le livre de Firestone relève d'une conception biologiste de l'histoire. La maternité n'est pas un handicap en soi ; on peut fort bien renverser le raisonnement et affirmer que reproduire l'espèce est source naturelle de prestige. En fait, une inégalité est toujours le résultat d'un processus social, et l'oppression des femmes ne fait pas exception ; il semble notamment qu'elle s'enracine dans la nécessité, pour les hommes, à un stade encore primitif — mais non pas originel — du développement historique, de s'approprier la *force de travail* des femmes, et en conséquence (en conséquence seulement) leurs capacités reproductives (6).

• Firestone confond causalité historique et détermination dialectique. Que la division sexuelle soit première chronologiquement n'en fait pas le moteur de l'histoire, ni la contradiction principale à l'œuvre sous le capitalisme. Chaque mode de production est autonome par rapport à celui qui l'a précédé et secrète ses propres contradictions.

• le raisonnement par « paradigme » est particulièrement dangereux du point de vue de la méthode. L'histoire ne fonctionne pas comme un travail de décalque. Une chose est de dire, comme Engels, que la famille primitive contient l'embryon d'autres rapports de pouvoirs, autre chose est de dire que cet embryon est à lui seul *producteur* des formes de domination postérieures. Les classes sont apparues avec l'accumulation privée des moyens de

(3) *Ibid.*, p. 25.
(4) *Ibid.*, p. 19.
(5) *Ibid.*, p. 22.
(6) Je me permets de renvoyer à mon article de *Marx ou Crève* n° 2 intitulé « Aux origines ».

production, et non avec le développement de la « volonté de puissance psychosexuelle », même si celle-ci a grandement contribué — idéologiquement — à stabiliser le mode de domination d'un groupe sur un autre. En fait, Firestone se trompe de terrain ; ce n'est pas dans le réel que l'oppression des femmes fonctionne comme paradigme de toute domination, mais dans l'idéologie dominante et l'inconscient des masses. Un exploité-opprimé mâle se sent féminisé, et la lutte contre l'exploitation est souvent vécue comme une reconquête de la virilité perdue. (7).

La logique des positions de Firestone conduit à des conclusions inacceptables :

• le mode d'organisation familiale serait une infrastructure rendant raison de la superstructure économique. Il faut sans doute une grande agilité intellectuelle pour expliquer les lois du marché capitaliste par la famille bourgeoise, et Firestone ne s'y risque guère. En réalité, les transformations historiques de la famille prouvent son adaptation aux exigences de la nouvelle classe dominante et non l'inverse ; et cette adaptation, loin de précéder l'apparition de nouveaux rapports de production lui est postérieure en raison des pesanteurs idéologiques. La famille bourgeoise s'épanouit bien après les premiers germes de capitalisme.

• le rapport commun à la *reproduction* fonderait une homogénéité du groupe des femmes. Mais alors le rapport des femmes à la *production,* direct ou médié, est totalement gommé, et avec lui l'appartenance des femmes à des classes économiques différentes. A quoi il faut ajouter que la reproduction biologique crée une homogénéité fictive. Les femmes ont une relation différente à la reproduction suivant leur classe. Au XVII[e] siècle, la contraception se répand dans la bourgeoisie ; mais il faut attendre le XVIII[e] siècle pour que le malthusianisme gagne les couches populaires.

A vouloir fonder naturellement l'oppression des femmes, Firestone a produit une théorie abstraite, détachée de toute vérification historique.

Avec Christiane Durand, le concept de classe ne s'appuie plus sur le rapport à la reproduction au sens biologique, mais au sens économique du terme (reproduction de la force de travail).

b) **Christiane Durand ou le mode de production familial.**

Selon l'auteur, il existe deux types de modes de production parallèles : le premier de nature capitaliste, le second appelé mode de production familial. Ce dernier repose sur le travail ménager gratuit effectué par les femmes au profit des hommes ; l'exploitation gratuite de la force de travail des femmes rend le système proche du mode de production esclavagiste ou du servage (C. Durand hésite entre les deux...) : « Les femmes ont un rapport spécifique à la production qui est assimilable au servage... (8) ; la fourniture gra-

(7) Dans le genre délirant, la palme revient au mouvement noir aux USA, et en particulier à Eldridge Cleaver : « Par-delà l'abîme nu de ma virilité niée, de ces quatre cents années où j'ai été privé de mes testicules, nous voici aujourd'hui face à face... Je suis descendu dans la fosse et j'ai arraché ma virilité des dents d'un lion rugissant ». Extrait de *Soul on Ice.*

(8) Ch. Durand. *Partisans* n° 48-49, p. 115.

tuite de travail dans le cadre d'une relation globale et personnelle — le mariage — constitue un rapport d'esclavage ». (9). Le mode de production familial ou patriarcat détermine deux *classes* : les hommes exploiteurs de la force de travail gratuite des femmes, et les femmes : « Les rapports de production dans ce système constituent précisément maris et femmes en classes antagonistes ». Les femmes sont en-dehors du système capitaliste ; ne travaillant pas à l'extérieur de la maison, elles ne sont pas insérées dans le procès de production, donc sont hors classes ; travaillant, leur rapport à la production reste surdéterminé par leur condition de ménagère. Et le patriarcat est « théoriquement indépendant du capitalisme ». (10). Autrement dit, la lutte des classes oppose dans le système capitaliste les hommes aux hommes, tandis que la lutte des sexes oppose dans le patriarcat les hommes aux femmes ; et C. Durand d'annoncer, en conclusion, qu'il faudrait étudier « comment faire se rejoindre » les deux luttes... « à long terme » (sic) (11).

La confusion tient à l'analyse de la nature du travail ménager et de sa place dans l'organisation sociale.

• C. Durand parle d'exploitation à propos du travail ménager gratuit. Le terme est impropre, car exploitation suppose ponction directe de plus-value ; or, la spécificité des travaux domestiques est précisément leur exclusion du circuit de l'échange. Les femmes produisent des valeurs d'usage de consommation immédiate ; elles permettent, certes, de réaliser *indirectement* des économies de service, mais ces économies se font en faveur du système capitaliste et non du mari (par qui donc seraient exploitées les femmes célibataires ? Ne feraient-elles ni ménage ni cuisine ?)

• Le rapport d'esclavage entre mari et femme est une audace théorique qui a l'inconvénient de n'illustrer que médiocrement la condition des femmes. Dans le rapport d'esclavage, « une partie de la société est elle-même traitée par l'autre partie comme simple condition inorganique et naturelle de sa propre reproduction » (Marx). C. Durant devrait consacrer quelques heures à la lecture du droit bourgeois français ; elle y verrait que contrairement à l'esclavage antique, les femmes sont juridiquement libres de vendre leur force de travail sur le marché, et même de rompre le contrat de mariage.

• Une autre audace théorique est d'imaginer la survivance d'un rapport de production pré-capitaliste, parallèle au capitalisme, alors même que la spécificité du capitalisme est de pénétrer et détruire les résidus des modes de production antérieurs. En réalité, le travail ménager est surdéterminé par les rapports de production. C. Durand le dit elle-même, lorsqu'elle constate que la gratuité de ce travail tient non pas à sa nature, mais aux rapports de production actuels et à la séparation production/reproduction. La nature du salaire éclaire fort bien cette surdétermination : dans le salaire du mari est compris non seulement l'entretien de sa force de travail mais aussi celle de l'épouse (et des enfants), et donc une rétribution indirecte du travail ménager. A quoi il faut ajouter que, juridiquement, la gestion d'une partie du

(9) *Ibid.*, p. 133.
(10) *Ibid.*, p. 137.
(11) *Ibid.*, p. 138.

salaire du mari est commune. Cette nature du salaire joue dans le rattachement des femmes au foyer à la classe du mari, et fonde une communauté d'intérêt entre mari et femme.

Je reviendrai sur les problèmes du travail ménager et de la famille avec la critique du concept de caste.

LES FEMMES : UNE CASTE

Je m'appuierai pour l'analyse de ce courant sur deux ouvrages italiens : *Etre exploitées,* et *Le pouvoir des femmes et la Subversion sociale* de Maria Rosa Della Costa et Selma James. Il existe des divergences très réelles entre les auteurs des deux livres, mais la systématisation de la notion de caste et l'analyse faite de la famille m'ont paru relever d'une critique commune.

La *caste* est définie comme un groupe social placé dans une situation spécifique en raison d'une spécificité biologique. Son appartenance est naturelle contrairement à l'appartenance de classe. Les femmes ont une communauté de :

— situation biologique : reproduction de l'espèce ;
— situation économique : travail ménager ;
— situation sociale : la dispersion foyer par foyer.

Ces trois paramètres suffisent à déterminer une homogénéité. « S'il est vrai que le rapport des individus avec la production détermine leur position sociale, on peut accepter que « femme » renvoie directement à une condition sociale précise car *toutes les femmes ont en commun le même rapport fondamental à la production, à savoir le travail ménager.* D'autre part, on peut constater que ce rapport à la production disperse les femmes individuellement, dans les différentes familles et classes sociales des hommes » (12).

Il n'est plus question d'un mode de production autonome, ou pré-capitaliste. *Etre exploitées* fournit une analyse de la transformation de la caste par le capitalisme.

La démarche est autre : les auteurs découpent dans le système *une instance déterminante : la famille.*

• La famille et son mode d'organisation *produit* l'oppression des femmes, car elle est le lieu de réalisation de leur exploitation principielle : le travail ménager. « C'est cette spécificité du travail ménager... qui détermine la place de la femme où qu'elle soit et quelle que soit la classe à laquelle elle appartienne » (13). Cette exploitation spécifique médie le rapport des femmes au capitalisme ; les femmes n'entrent pas dans les classes, elles sont plutôt « en face des classes » (14), car ce qui détermine leur statut n'est pas leur place dans le procès de production, mais leur situation d'exploitées dans la famille.

(12) *Etre exploitées,* p. 133.
(13) M. Della Costa, p. 40.
(14) *Etre exploitées,* p. 137.

• Pour faire de la famille le noyau *producteur* de l'oppression des femmes, nos auteurs glissent nécessairement vers son autonomisation absolue. L'organisation familiale devient *l'instance déterminante* pour le fonctionnement économique du système. Le raisonnement est le suivant. La reproduction de la force de travail vitale pour le capitalisme s'effectue dans le cadre privé et repose entièrement sur le travail des femmes ; le système réalise des économies telles (gratuité du travail ménager, baisse du coût de la force de travail des femmes censées être entretenues par le salaire du mari) qu'il ne peut, sans se détruire lui-même, renoncer à cette exploitation. Donc, « on peut affirmer que l'existence du monde en tant que marché de marchandises repose sur l'existence d'un mode domestique exclu de ce marché » (15). *Autrement dit, la famille reproduit les rapports de production.* Les conséquences sur la construction du mouvement de femmes sont de trois ordres :

• Si l'oppression des femmes prend ses racines dans l'exploitation domestique, la lutte contre le travail ménager a un rôle moteur, et les femmes au foyer une responsabilité historique. On comprend pourquoi les féministes italiennes qui réclament un salaire maternel s'appuient sur ces théories. Si le monde capitaliste doit sa survie à la gratuité du travail ménager, réclamer son paiement détruit la logique du système... et sans doute le système lui-même à long terme ! « Le mouvement de libération considère *comme niveau social avant tout la maison* et donc considère *la femme comme la figure centrale de la subvention sociale* » (16).

• Si les femmes sont en face des classes, c'est que leur combat ne s'intègre pas *directement* dans la lutte des classes. En fait, la lutte des femmes est parallèle, même si elle doit tendre à s'unifier avec le combat masculin, la lutte des classes. On a là une nouvelle version de la théorie de la fusion des luttes.

• Si la famille *reproduit* les rapports de production, détruire la famille, c'est détruire le système.

La thèse peut paraître séduisante. Ne part-elle pas de données réelles de l'oppression des femmes comme l'astreinte aux travaux ménagers, comme la baisse du coût de la force de travail des femmes imputables à leur rôle domestique et leur lien de dépendance personnelle avec l'homme ? Mais l'à priori d'unification de *toutes* les femmes dans un même mouvement conduit les théoriciennes de la « caste » à rechercher le dénominateur commun de l'oppression, et cette recherche les amène à un appauvrissement de l'analyse de la réalité sociale. Passons sur le terme de caste dont l'emploi est impropre : la caste réunit des êtres liés par une étroite communauté de statut résultant de la naissance (« la caste nobiliaire », disaient les Républicains du XIX[e] siècle) ou de la fonction (caste militaire) ; *elle est toujours un sous-ensemble d'une classe,* à moins que concepts de classe et de caste ne se chevauchent dans des sociétés antiques ou féodales (les castes en Inde). Avec *Etre exploitées* et Della Costa nous sommes mis en présence d'une caste qui n'est pas une classe, qui n'est pas à l'intérieur d'une classe, mais qui flotte dans le champ social à l'extérieur des classes. On pourrait souligner

(15) *Ibid.*, p. 128.
(16) Della Costa, p. 12.

que cette extériorité par rapport aux classes induit une extériorité vis-à-vis des rapports de production capitalistes et donc l'existence d'un autre mode de production — ce que récusent précisément nos auteurs... !

C'est bien dans la détermination de l'appartenance de classe que se situe le point nodal du débat avec les féministes radicales. Débat inévitable, grossi des lacunes de la théorie marxiste. Car s'il est aisé d'appliquer la méthode traditionnelle (l'appartenance de classe se définit par la place dans les rapports de production) aux femmes qui travaillent en-dehors de la maison, avec toutes les spécificités inhérentes à un groupe opprimé, qu'en est-il des femmes au foyer ? Jusqu'à l'apparition du mouvement des femmes, on avait considéré — implicitement, car le problème n'intéressait personne — qu'elles appartenaient à la classe de leur mari. A quoi nombre de féministes répondent qu'il a là distorsion du marxisme, et substitution à des critères économiques (situation dans le procès de production) de critères juridiques (mariage). En fait, le problème ne peut être résolu qu'en revenant sur la nature du *salaire* ; nous l'avons déjà dit, le salaire de l'homme-mari-père comprend « en plus de la quantité de moyens de subsistance nécessaire à son propre entretien une autre quantité pour élever un certain nombre d'enfants ; » (17) il faudrait ajouter « pour entretenir une épouse ». En sorte que le lien « juridique » du mariage est en réalité un lien économique. Et c'est parce que le capitalisme « considère » que toutes les femmes sont mariées qu'il peut baisser le coût de la force de travail des femmes : c'est le salaire d'appoint. Par la médiation du salaire (ou d'ailleurs du capital) du mari, la femme au foyer participe de la condition économique de celui-ci ; c'est suffisant pour que naisse chez la femme de l'ouvrier et chez la femme du chef d'entreprise une *conscience de classe* différente. Conscience de classe qui s'appuie sur des données objectives très fortes ; pour reprendre l'exemple du travail domestique, il faut la volonté d'aveuglement de nos théoriciennes pour y voir une condition commune à toutes les femmes ; certes, toutes les femmes ont pour fonction l'entretien de la maison, mais il devient d'une banalité triviale de rappeler que cela n'a pas le même sens social de donner des ordres à une domestique et de passer ses journées dans une HLM entre vaisselle et lessive.

Reste le problème de la fonction économique de la famille dans le système capitaliste, et de son importance relative. Nul ne conteste l'énorme économie de services réalisée, économie telle que la bourgeoisie a recruté jusqu'à présent des travailleurs immigrés de préférence aux femmes pour ne pas avoir à investir massivement dans les crèches et autres restaurants collectifs (18). Cela fait-il de l'« exploitation » domestique une instance vitale pour le capitalisme ? Un capitalisme sans famille est-il impensable comme l'écrit le Collectif d'*Etre exploitées ?* Il faut absolument distinguer deux niveaux :

• L'organisation familiale n'est pas *en dernière instance* indispensable au système. Il n'y a rien dans la collectivisation des tâches domestiques qui, *en théorie,* entraîne la destruction des rapports de production ; preuve en est

(17) Marx. *Salaire, prix, profit.*

(18) *Critiques de l'Economie Politique,* n° 11-12. Robert Leparc, « Capitalisme et patriarcat à travers l'analyse économique du travail féminin ».

donnée par la marge de manœuvre laissée à la bourgeoisie qui augmente ou diminue les services collectifs au rythme de l'entrée ou du départ des femmes dans la production. A fortiori, le partage des tâches ménagères entre hommes et femmes n'entraînerait pas la ruine du système, ce qui contredit la thèse d'un capitalisme florissant sur l'exploitation de la caste femmes.

• Mais le capitalisme n'est pas une essence pure, réduit aux mécanismes économiques qui le fondent et en rendent raison. Il est évident que, concrètement, dans la période, dans la conjoncture actuelle, la société bourgeoise ne saurait tolérer la disparition de la famille, pas plus qu'elle ne pourrait intégrer toutes les femmes sur le marché du travail.

Il reste que la différenciation entre les deux niveaux est indispensable pour déterminer une stratégie de destruction de l'Etat bourgeois et comprendre avec cette perspective le rôle respectif des femmes au foyer et des femmes insérées dans la production.

QUELLE « AUTONOMIE » DU GROUPE FEMMES ?

Le problème reste donc posé : quelle autonomie possède socialement ce groupe biologique, inter-classiste, mais globalement opprimé ? Précisons dès l'abord quelques éléments de méthode :

• Il est dangereux et erroné de détacher, de découper dans le corps social des « noyaux générateurs » dont on exacerbe l'autonomie, comme le font pour la famille les auteurs d'*Etre exploitées,* et de construire les relations de ce noyau au tout social, y compris les rapports de production, sur le mode de la causalité. Faut-il rappeler l'abc de la méthodologie marxiste qui veut que ce soient les rapports de production et la lutte des classes (mixtes) qui rendent raison, *en dernière instance,* de la réalité sociale, même si l'un de ses éléments, ici l'oppression des femmes, passe effectivement par la médiation de la famille.

• Le capitalisme ne se borne pas à « surdéterminer » des éléments antérieurs à lui : *il les modifie profondément et structurellement.* Le passage de la famille de type féodal à la famille bourgeoise en est un bon exemple. En sorte qu'il peut être ambigu de parler de patriarcat, autrement que par commodité de langage. Patriarcat supose système patriarcal, et système renvoie à la notion de totalité historique ; et le concept de patriarcat donne à penser l'oppression des femmes comme une continuité linéaire, identique, ou presque, sous tous les modes de production, et parallèle à la lutte des classes. Il serait plus rigoureux de parler « d'éléments patriarcaux », irriguant les différentes instances sociales, et recomposés par le capitalisme ; cadre privé de la production, filiation patrilinéaire, idéologie...

Ces présupposés étant acquis, qu'est-ce alors que le groupe social des femmes ? Si l'on veut tenter une définition, toujours hasardeuse, on peut parler d'un groupe social infériorisé à la suite d'un processus historique qui marque la première oppression d'un groupe humain sur un autre, et *interclassiste.* On ne saurait donc employer le mot classe ni le mot caste. *Chaque membre du groupe social femmes se définit conjointement par son appartenance de classe et de sexe, et leur combinaison sous le mode de production capitaliste.* Combinaison qui se retrouve dans l'instance médiante de l'oppression des

femmes, la famille qui n'a pas la même fonction pour la bourgeoisie (rôle de transmission de l'héritage notamment) et le prolétariat.
Les femmes ont une histoire, mais c'est une *histoire en miettes, morcelée,* rythmée par l'évolution des modes de production, le renforcement de l'Etat et ses conséquences sur la famille. On peut assurément retrouver, par bribes, dans l'histoire, l'action d'un groupe de femmes agissant de manière autonome : les cultes féminins durant l'antiquité, les sorcières... il s'agit toujours de la partie féminine d'une même classe. Les « trahisons » de classe, comme pour les hommes, sont individuelles, quoiqu'elles soient plus fréquentes de par l'extériorité sociale produite par l'oppression.
Toute la spécificité, l'autonomie du groupe des femmes est dans le *procès d'utilisation* par le capital de cette infériorisation antérieure. Avec le capitalisme, non seulement le producteur est séparé de ses moyens de production, mais *le lieu de la production est séparé du lieu de la reproduction.* Les ancestrales fonctions domestiques des femmes (la distinction extérieur homme/intérieur femme existe depuis l'antiquité) ont permis au capitalisme naissant de faire des femmes les agents essentiels de la reproduction dans le cadre privé, et par là même les femmes sont devenues l'incarnation de l'univers privé (nourriture, sécurité, affectivité) face à l'univers social de l'échange. Il n'était naturellement pas question pour le capitalisme à ses débuts d'assumer le coût de « services » et d'ailleurs il n'avait pas massivement besoin de la force de travail des femmes. Le fait remarquable est que le système n'a pu faire perdurer la stricte division hommes = insertion dans la production, femmes = reproduction privée, dès qu'il lui fallut avoir recours à la force de travail féminine.
La situation actuelle reproduit l'équilibre instable entre la tendance irrésistible du capital de jeter toujours plus de salariés sur le marché du travail et ses intérêts à maintenir l'assomption privée de la reproduction de la force de travail. En sorte que le rapport capitalisme/oppression des femmes se noue dans cette contradiction permanente.
Il va de soi que l'autonomie du groupe des femmes est concrètement ressentie par le biais de phénomènes idéologiques, apparentés au racisme, et que l'enracinement dans l'inconscient collectif de l'oppression prolongera cette « autonomie » par-delà la destruction de ses bases économiques.
Pour l'heure, cette imbrication capitalisme/oppression des femmes fonde une stratégie opposée au primat de la lutte des sexes, mais aussi au combat révolutionnaire saisi comme une fusion des révoltes de toutes les couches opprimées. Cette thèse était sous-jacente chez les théoriciennes de la caste ; elle se trouve clairement exprimée dans un numéro de l'*Arc* (19) où Sartre appelle les ouvriers, les jeunes, les soldats, les femmes et les internés des asiles psychiatriques à faire rejoindre leurs luttes. Il est évident que pour nous le combat révolutionnaire est vertébré par la lutte de classe ; il ne s'agit pas de poser le primat de la lutte des classes *contre* la lutte des femmes (comme le disent les féministes radicales), mais de comprendre que la lutte des femmes s'ordonne autour de la lutte des classes et que si les deux niveaux ne se confondent pas, ils sont en étroite inter-dépendance.

Frédérique VINTEUIL.

---

(19) *L'Arc* n° 61. « Simone de Beauvoir interroge J.-P. Sartre ».